

# LES ENTÉNÉBRÉS

## Du même auteur

### ROMANS

L’Inachevée  
*Grasset, 2008*

L’Emprise  
*Grasset, 2010*

### ESSAIS

Personne(s)  
*Éditions Cécile Defaut, 2013*

Éthique du Mikado, essai sur le cinéma de Michael Haneke  
*Presses universitaires de France, 2015*

Une histoire érotique de la psychanalyse.  
De la nourrice de Freud aux amants d’aujourd’hui  
*Payot & Rivages, 2018*

### PRÉFACES

« *Éloge de la dévoration* », préface à *La Confusion des sentiments*  
de Stefan Zweig, traduction d’Olivier Mannoni  
*Payot & Rivages, 2013*

« *Éloge de l’égarement* »,  
préface aux *Trois Essais sur la théorie sexuelle*  
de Sigmund Freud, traduction d’Olivier Mannoni, Cédric Cohen-Skalli  
*Payot & Rivages, 2014*

« *Le diable dans la peau* »,  
préface à un diptyque *La Peau de chagrin d’Honoré de Balzac et*  
*Un cas de névrose démoniaque au XVII<sup>e</sup> siècle*  
de Sigmund Freud, traduction d’Olivier Mannoni  
*Payot & Rivages, 2014*

*SARAH CHICHE*

# LES ENTÉNÉBRÉS

roman

*ÉDITIONS DU SEUIL*

*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX<sup>e</sup>*

Pour la citation en exergue :  
*Sur le théâtre de marionnettes* de Heinrich von Kleist  
© Mille et une nuits, département de la Librairie Arthème Fayard, 1993

L'auteur a bénéficié d'une mission Hors Les Murs Stendhal  
pour la réalisation de cet ouvrage.

ISBN 978-2-02-139947-9

© Sarah Chiche et les Éditions du Seuil, janvier 2019

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

– Eh bien, mon excellent ami, dit monsieur C., vous êtes désormais en possession de tout ce qui est nécessaire pour me comprendre. Dans le monde organique, nous constatons que plus la réflexion est obscure et faible, plus la grâce qui en surgit est souveraine et rayonnante. Comme l’intersection de deux lignes de part et d’autre d’un même point, après leur traversée dans l’infini, se retrouvent soudain de l’autre côté, ou que l’image d’un miroir concave, après s’être éloignée dans l’infini, revient soudain juste devant nous, il en va de même pour la connaissance qui, après avoir traversé l’infini, retrouve la grâce ; si bien que dans la même structure corporelle, l’homme apparaît le plus pur lorsqu’il n’a aucune conscience ou lorsqu’il a une conscience infinie, c’est-à-dire lorsqu’il est soit pantin, soit dieu.

– Par conséquent, dis-je un peu distrait, nous devrions goûter de nouveau à l’arbre de la connaissance pour retomber dans l’état d’innocence ?

– C’est tout à fait ça, répondit-il ; tel est bien le dernier chapitre de l’histoire du monde.

HEINRICH VON KLEIST,  
*Sur le théâtre de marionnettes*



I

# L'allégorie de la peinture



À l'été 2010, un anticyclone d'une ampleur anormale s'installa au-dessus de la Russie ; il s'étendit vers l'est, sur des milliers de kilomètres, paralysant la circulation atmosphérique depuis Moscou jusqu'à l'Oural et au Kazakhstan. Venue de Turquie et du Moyen-Orient et remontant au même moment vers le nord, une masse d'air torride fit alors déferler une vague de chaleur exceptionnelle, la plus forte – dirent après coup certains experts – depuis mille ans. Des bouleaux et des mélèzes plusieurs fois centenaires se mirent à flamber comme de l'étope sous la flamme du briquet. L'azur du ciel se drapa de gris. Moscou fut recouvert d'une épaisse fumée sombre de cendres, étouffante, qu'aucun souffle ne dissipait plus et qui stagna un nombre interminable de semaines. Des particules fines produites par la combustion des arbres polluèrent les terres noires, grasses et fertiles d'Ukraine, au moment de la récolte des céréales. Les sols, sous la brûlure, se crevassèrent. Le maïs prit feu à son tour. Les tournesols se fanèrent. Les marchés agricoles s'affolèrent face à cette calamité extraordinaire ; en peu de jours, la valeur du quintal de blé fut multipliée par trois. Il fut décidé d'un embargo sur les exportations de blé russe. Mais la sécheresse gagna bientôt la Chine

– d’autres évoqueraient, plus tard, des températures anormalement hautes au Canada, d’autres encore diraient que tout avait peut-être aussi commencé en Australie. Malgré les gouvernements, les cours explosèrent partout. Le prix du pain monta en flèche. Le tourbillon cendreur s’étendait toujours. Affamée, une foule immense, que nul ne pouvait compter, quitta, sous un soleil noir comme un sac de crin, les campagnes d’Égypte, de Tunisie, du Maroc, de Jordanie, du Yémen et de Syrie, pour gagner les villes. Des enfants déscolarisés, faméliques, erraient dans les rues. Les fragiles économies du Croissant fertile et du Maghreb commencèrent à se disloquer. Une multitude de jeunes gens se retrouvèrent sans emploi. Et puis, humilié par la police, un jeune vendeur ambulant de fruits et légumes, à qui l’on refusait, faute de bakchich, un quelconque permis, s’aspergea d’essence, craqua une allumette et s’immola devant la préfecture. Métamorphosé en esprit vengeur, le vent souffla alors plus fort, plus rageusement. La vague de contestation partie de la région agricole de Sidi Bouzid gagna Kasserine, s’abattit sur les villes de l’Atlas, enfla dans Tunis – le président Zine el-Abidine Ben Ali s’enfuit –, elle déferla sur le Caire – emportant le président Moubarak –, Marrakech, Casablanca, Alger, Manama, Mossoul, Bagdad et Ramallah, puis le Yémen – incapable de mater les troubles, le président Saleh quitta le pays –, suscita au passage une rébellion touarègue contre le Mali, avant que les émeutes de la faim et de la misère ne finissent écrasées dans le sang en Syrie par le gouvernement de Bachar al-Assad. L’obscurité s’épaissit une ultime fois. Et le ciel se retira comme un livre qu’on roule. Des navires de guerre russes firent mouvement près des côtes de Tartous et Lattaquié. Le sang coula, encore, dans les rues d’Alep devenues ruines. L’esclavage, la

mendicité, les mariages forcés par le désespoir et le cynisme augmentèrent dans des proportions abominables. Épouvantés, des centaines de milliers de Syriens se mirent en route, vers la Turquie, le Liban, la Jordanie, l'Irak, l'Égypte, l'Autriche, l'Allemagne, la France ou l'Angleterre, grossissant le flot des migrants d'Irak, d'Afghanistan, du Mali ou du Soudan. Des rafiots bondés avec, à leur bord, des enfants, des femmes et des hommes qui avaient été torturés, violés, spoliés, persécutés de toutes sortes de façons, ou qui avaient dû, pour se défendre, tuer à leur tour, surgirent, au large de la Grèce, de toutes parts, nuit après nuit, glissant lentement sur les eaux couleur d'ébène. Et la mer devint leur tombeau. Des bateaux chavirèrent. Des femmes jetèrent leurs enfants malades par-dessus bord pour ne pas contaminer le reste de l'équipage – peut-être pour n'être pas elles-mêmes poussées par-dessus bord. Des pêcheurs remontèrent dans leurs filets des corps par centaines. Certains les ramenaient à terre. D'autres, épouvantés, les rejetaient dans l'ourlet des vagues sans lune. Mais d'autres cadavres éventrés, rongés, déchiquetés, finirent par s'échouer sur les rivages. On les enterra à la hâte, dans des sépultures nues. Il se disait dans les îles que bientôt, sur terre, on ne trouverait plus de place – ni pour les accueillir, ni pour les inhumer. Le vent du diable souffla de plus belle. D'Afghanistan, d'Iran, d'Irak, d'Érythrée, du Soudan, du Kurdistan, du Darfour, une écume bouillonnante et informe de fuyards se massa, dans les environs de Calais, dans une jungle de cabanes et de tentes, dans l'espoir halluciné de pouvoir, un jour, gagner l'Angleterre. On posa à l'entrée du tunnel sous la Manche des rouleaux de fil de fer barbelé et de hautes clôtures, dont on inonda les abords, pour qu'ils s'y noient. On découvrit, en bordure d'une autoroute autrichienne, au niveau de la ville de Parndorf, dans un camion

frigorifique immatriculé en Hongrie, mais au nom d'une entreprise de volaille slovaque, soixante et onze corps de réfugiés empilés, dont certains dans un état de décomposition avancée. Des liquides pestilentiels sortaient de la remorque. Un côté du véhicule avait été enfoncé de l'intérieur. Les victimes enfermées avaient tenté de s'échapper en poussant les tôles – en vain. La photo d'un cadavre d'enfant échoué sur une plage turque fit le tour de la planète. Le père de l'enfant appela le monde à ouvrir ses portes. L'Autriche et l'Allemagne, dans un de ces moments fugitifs où la tempête trompe le marin par une accalmie, ouvrirent leurs frontières. Mais on prétendit bien vite qu'il s'agissait de la part du père de l'enfant d'une mise en scène macabre. On l'accusa de ne lui avoir pas passé de gilet de sauvetage. On raconta qu'il voulait se rendre en Europe pour se refaire les dents et qu'il avait lui-même organisé la traversée qui avait tourné au drame. Autrement dit, et si l'on ne craint pas de recourir à une formule peu optimiste, mais parfaitement exacte : ce 28 septembre 2015 était une nuit affreuse. La gare centrale de Vienne, où je me trouvais cette nuit-là, cette gare n'était plus une gare. C'était le ventre débondé, crevé, excrémental de la route des Balkans, recrachant sans cesse, sur ces quais balayés par le vent, des milliers de gens qui descendaient des trains et titubaient hagards, tels des automates, leurs enfants dans les bras, sous les applaudissements des Viennois venus les accueillir, leur porter à manger dans des cantines de métal, ou des plats enveloppés dans du papier d'aluminium, leur distribuer des vêtements, des brosses à dents et des couvertures. Leur bonté, comme l'éclaircie dans l'orage, comme un souffle frais et paradoxal dans le brasier qui s'écroule sur lui-même, ne dura qu'un temps.

L'air de la reine de la nuit s'échappe un instant encore de la boîte à musique dont je tourne la manivelle, puis que je repose, dans ce magasin de jouets, d'où je sors, les poings dans les poches. Je traverse une allée de fast-foods et de boutiques de vêtements. Je pousse une porte à battants. Je longe l'aile est, deux étages sous les trains. Je pousse une nouvelle porte. Ils sont là, légion sur des matelas de fortune, à faire la queue devant d'immenses marmites de soupe, essayant de joindre par téléphone leur famille, emmitouflés dans des sacs de couchage, blottis, les uns contre les autres, sous des couvertures, des manteaux, parfois empaquetés dans de simples serviettes éponge, les hommes réchauffant les femmes qui réchauffent les enfants qui serrent tout contre eux des doudous qu'on leur a distribués. Dans cette Babel fracassée, certains sont en transit, le temps de trouver un train pour l'Allemagne. D'autres n'ont plus la force d'aller plus loin. Ce que je vois dans tous ces regards, je ne l'avais jamais vu nulle part. L'homme face à qui je m'assieds, par terre, a une cinquantaine d'années. Il est vêtu d'un cachemire gris râpé. Avant, il était architecte. Il me dit en anglais Je sais que je suis arrivé sur une île grecque, que de là j'ai gagné Athènes, puis que d'Athènes j'ai

marché jusqu'en Macédoine, qu'on était des centaines à suivre les voies de chemins de fer, et tandis que cet homme parle, les rafales de vent qui traversent la gare, les vents qui la traversaient, avant nous, et la traverseront encore, quand plus personne ne se souviendra de nos noms, font siffler à mes oreilles la voix de ma mère racontant *Tout ce que je sais c'est qu'ils étaient des milliers, sur les routes, y en avait qui mouraient, au fur et à mesure des jours, ils tombaient, paf, à côté de lui, tout d'un coup, comme ça, lui, il pouvait pas les ramasser, il fallait pas s'arrêter, si tu t'arrêtes tu es mort, alors il a continué à marcher*, et ma mère encore, hurlant, plus fort que le vent, dans cette gare *Je vais te démolir*, et sa voix me flagelle et je tombe, inerte, sur le carrelage laiteux et détrem pé d'une salle de bains d'enfance, et à nouveau ce réfugié m'explique J'ai marché jusqu'à Belgrade, ensuite je suis arrivé en Hongrie, de là j'ai pris un train, pour Vienne, et je suis arrivé ici. Je sais tout ça parce que d'autres qui étaient avec moi et qui sont assis là, plus loin, sur le grand tapis, me l'ont dit, et qu'ils m'ont dit que c'est ce que j'avais fait aussi, demandez-leur, me dit-il en désignant un groupe de Syriens assis en face de lui, mais moi, je ne me souviens pas de tous les endroits par où je suis passé, je ne me souviens que de la faim, alors ma mère toujours *Mon père crevait de faim, mais quand tu traverses ça, tu n'as pas le choix, tu avances, tu avances, tu te poses pas de questions, tu avances, alors il a continué à avancer, comme ça, pendant des jours et des jours, et pour tenir le coup, il a mangé des chiens et des chats*, puis cet homme à nouveau Ça brûle tout, la faim, c'est comme un grand feu, il n'y a plus de place pour le reste. Tout se tait. Soudain, un petit garçon, juché sur un camion en plastique, s'arrête à ma hauteur. Un autre, perché sur une trottinette, le rejoint. Puis

un autre, encore. Et un quatrième. Tous regardent par-dessus mon épaule, les yeux brillants. Je me retourne. D'abord je ne vois qu'un attroupement, des Afghans en cercle en train de cirer leurs chaussures consciencieusement. Et, derrière eux, un mur sur lequel des jeunes gens punaient des portraits où l'on peut lire une inscription en anglais : *Missing persons*. Brusquement, un colosse roux d'un mètre quatre-vingts, coiffé d'un serre-tête en peluche rose en forme d'oreilles de lapin, une marionnette tout aussi rose mais à la crinière orange à la main, fend la foule. C'est une nuée de tout-petits et de mamans portant leur enfant dans les bras qui convergent vers lui, yeux exorbités, bouche bée. Ils palpent le crin des cheveux de la marionnette. Ils s'extasient devant les oreilles en peluche rose du serre-tête. Et moi, je me mets à toucher ses oreilles aussi. Johannes est psychologue. Il me désigne un groupe de jeunes qui le dévisagent avec mépris en chuchotant.

Certains me trouvent tout à fait stupide, dit-il. Ils pensent que je ne suis pas un homme. Juste une lavette, un abruti, et ça me va très bien. Au moins, ça provoque un peu quelque chose. Quand on est traumatisé, vous savez, on a des images obsédantes, elles tournent en boucle dans la tête.

Mains tendues, son bébé accroché sur le dos, une femme s'avance vers nous, fait quelques pas encore, puis, tout à coup, porte la main à sa poitrine. Elle tousse, respire bruyamment, avec difficulté, se plie en deux, tousse encore, de plus en plus. On se précipite. On prend le bébé dans les bras. Des gens crient. C'est du farsi. Des bénévoles accourent. On la transporte en fauteuil roulant. La femme suffoque, son visage devient bleu. Son bébé hurle. Avant même que le diagnostic tombe, je comprends. Crise d'asthme. Il faut aller très vite. On l'assied. On

lui fait inhaler plusieurs aérosols successifs. Aucun n'a l'air de faire effet. L'interprète ne la quitte pas. Il lui tient la main, la rassure. Au bout d'une dizaine de minutes, sa respiration se fait enfin plus calme. On repose son enfant contre son sein. Je pense à la façon indigne dont, chez moi, on a traité les réfugiés : comme des chiens. À ces enfants qui ont vu leur mère violente sous leurs yeux.

Les mamans réfugiées, continue Johannes, culpabilisent souvent beaucoup de ne plus réussir à être la maman qu'elles étaient avant. Ça laisse des traces dans leur corps.

Plus tard, je lirai quelque part que les hommes, eux, meurent du cœur. C'est bien plus que de mourir d'une maladie cardiaque, c'est la vie qui, tout d'un coup, on ne peut pas le dire autrement, les déserte. La pensée se gèle. Le corps cesse de fonctionner. Le cœur de battre. Je pense à ces enfants, en Suède, ces centaines d'enfants réfugiés – beaucoup sont roms ou ouïgours – tombés dans le coma après avoir appris que la demande d'asile de leur famille avait été refusée par les autorités. Ils n'ont aucune maladie physique ou neurologique. Du jour où ils apprennent la nouvelle, ils arrêtent de parler, de s'alimenter et de bouger. Ils se couchent, se roulent en boule, les poings devant les yeux, et tombent, effrayés à mort, dans un sommeil dont rien ne peut les tirer.

Il est 6 heures du matin quand je sors. Ma chemise est moite. Je passe un doigt sous mon aisselle. Je pue. Je devrais dormir. Je ne veux pas rentrer. Je marche. Longtemps, je ne croise que des ombres ou mes pensées. Vienne somnole encore dans une aube mauvaise. Je prends le tramway jusqu'au centre-ville. À un feu rouge, j'aperçois, dans une boutique d'Innere Stadt, à côté de l'Opéra, des flacons de « Johann Strauss pour homme » sur des

étagères, coincés entre des mugs Klimt et des statuettes peintes de Mozart. Paul aurait ri. Je repense à la dispute épouvantable que nous avons eue avant mon départ. Au visage de Paul se superpose celui d'un Algérien rencontré sur les marches de la Maison des réfugiés à Paris. Il n'avait plus donné de nouvelles à sa mère depuis cinq mois. Il avait trop honte de lui avouer qu'il avait atterri là. Cinq jours avant que j'arrive (non pas pour apporter mon aide ni même pour observer et décrire pour un journal, mais pour une tout autre raison, ou plutôt du fait d'une espèce de volonté ombreuse, impalpable, modelée par les nuits d'enfance puis par toutes celles qui viendraient), il avait essayé de se tuer en se jetant du toit. Trois de ses camarades avaient dû y grimper pour l'en dissuader. Les mots avaient mis du temps à venir. Il avait d'abord beaucoup fumé. Il avait ensuite parlé de la couleur de mes yeux, puis de la nourriture, du fait qu'il n'y avait que quatre douches pour tout ce monde – ils étaient environ un millier à squatter dans ce lycée désaffecté du 19<sup>e</sup> arrondissement. Il m'avait dit Tu sais, j'ai fait une bêtise. Je l'ai faite, parce que, en tant que Maghrébin, ici je suis moins bien traité qu'un Afghan, par exemple. Les Afghans, c'est déjà des chiens pour les Français. Alors, tu vois, je suis le chien des chiens. Et puis il avait levé la tête vers le toit et m'avait dit en riant, désignant du menton les marches d'escalier, C'est drôle, la psy, je te parle assis exactement là où j'aurais dû tomber si j'avais réussi mon coup.

Les maisons d'Operngasse trépident au passage du soleil sur leurs façades. Elles s'habillent de rose, puis de jaune. Puis les lumières s'allument aux fenêtres. Puis une foule compacte se dirige vers les bouches de métro. Le tram se remplit de gens fixant leur téléphone, le visage absent. Le soleil s'étire sur les

joues duveteuses de la vieille femme dont le sac me frôle quand elle s'assied, dans le sens inverse de la marche. Son sourire est triste et gentil. Je sais bien que, moi aussi, je dois avoir cette tête-là. Le médaillon en or rose serti de perles fines qu'elle porte autour de son cou flétri, la mèche de cheveux ou la photographie qu'il contient me font fuir aux confins du rêve et de l'oubli. Je descends. Je m'arrête au café Landtmann. Je confie mon imperméable au vestiaire. Je me blottis sur une banquette. Je commande un double expresso. Je pose ma tête sur mes bras croisés. Je me laisse bercer par les flots d'une langue interdite dans ma famille et dont je ne comprends pas un mot. L'écran de mon portable s'allume. Ça n'est pas Paul. Ça n'est jamais Paul. Pourquoi ? Je voudrais qu'il m'aime. Je voudrais qu'il me comprenne. Je repose ma tête sur mes bras. Je ne suis ni réveillée ni endormie. Je renonce à être l'un ou l'autre pour aujourd'hui. Par la baie vitrée, j'aperçois, au loin, une coupole baroque surmontée d'une statue, encadrée de deux tourelles. Je sors mon guide. Je regarde le plan. Je comprends que le musée qui abrite tous les tableaux qu'aimait mon père, et que j'avais plutôt prévu de visiter cet après-midi, se trouve de l'autre côté du jardin. Je souris. Je me tiens là, dans le silence qu'il y a entre les mots, assise à côté du corps de quelqu'un qui continue de mener toutes les apparences d'une vie réelle, qui n'a pas particulièrement de sympathie pour moi, et qui, vraisemblablement, porte mon nom.

Les chasseurs rentrent bredouilles, escortés par une meute de chiens. Les fleurs sont mortes. Le gazon est blême. Les fenêtres blafardes. Les flocons glacés ont recouvert les plaines, le clocher des églises, les haies, le pont sur lequel passe cette femme un fagot sur le dos, et le toit de l'auberge devant laquelle une enfant regarde ses parents roussir le poil d'un cochon. Je recule, puis je m'approche, le plus près possible, pour mieux voir chaque détail du tableau. Mon regard s'attarde sur l'enfant vêtue de noir, le nom de l'auberge – « In den Hert » –, part, très loin, jusqu'à la ville du bord de mer, se perd dans la plaine, contourne le château fort, les haies, les arbres, revient sur les champs, les canaux, les rivières, la femme près du moulin, la fumée qui sort de la maison, et je ressens soudain l'envie immobile et urgente de devenir l'un de ces minuscules personnages réduits à un fourmillement qui glissent sur les plaques de glace gris-vert et jouent avec des toupies à l'arrière-plan.

– Un pas de plus, et vous le léchez.

Je sursaute. D'abord, je ne vois personne. L'homme qui vient de parler, et dont je n'avais d'abord pas remarqué la présence, est assis à l'écart, sur une banquette grise, la cheville droite

posée sur le genou gauche, le menton dans une main. C'est un homme très grand, très mince, aux yeux pâles, au visage en lame de couteau auréolé de cheveux blancs. Il est vêtu d'une chemise et d'un pantalon noirs, tout semblables aux miens. Nous échangeons un long regard.

– Je vous reconnais, dit-il dans un français parfait avec une pointe d'accent qui me fait comprendre qu'il est germanophone. Vous êtes la femme qui, hier après-midi, dans le Volksgarten, s'est jetée sur un homme qui venait de gifler un enfant.

Je ne réponds rien. Il n'y a plus que du blanc, tout est blanc, sauf ma mère hurlante, de la boue jusqu'aux genoux dans un champ non loin de Compiègne. Je détourne la tête, je fouille dans mon sac, je sors mon téléphone portable. Il se lève. Je sais pourtant qu'il me suit. Je quitte la salle. Je fais mine de consulter des messages. Quand je relève la tête, il a disparu. J'ai dû le rêver, sans doute n'existe-t-il pas plus que moi. Je continue à marcher. J'ai trouvé l'œuvre que je cherchais. Derrière un lourd rideau de tapisserie, dans une pièce dallée de noir et blanc et baignée de lumière, une jeune fille, qui semble pétrifiée pour l'éternité, tenant une trompette et un livre, une couronne de laurier bleu sur la tête, regarde distraitement vers une table sur laquelle sont disposés un masque de plâtre sans yeux et un livre ouvert qui ressemble à une partition de musique tandis qu'assis de dos, au premier plan, un peintre, vêtu d'un costume comme on en portait plus d'un siècle avant l'exécution de ce tableau, s'est figé, le pinceau à la main, avec moi. Je n'imaginai pas ce Vermeer si petit. J'entends des pas derrière moi. Je vois, dans le reflet de l'écran noir du téléphone, la longue silhouette de l'homme s'avancer. Je m'arrête. Je me retourne.

– Je suis fatiguée. Laissez-moi.

RÉALISATION IGS-CP À L'ISLE-D'ESPAGNAC  
IMPRESSION: CPI-FRANCE  
DÉPÔT LÉGAL: JANVIER 2019, N° 139947 ( )  
IMPRIMÉ EN FRANCE

